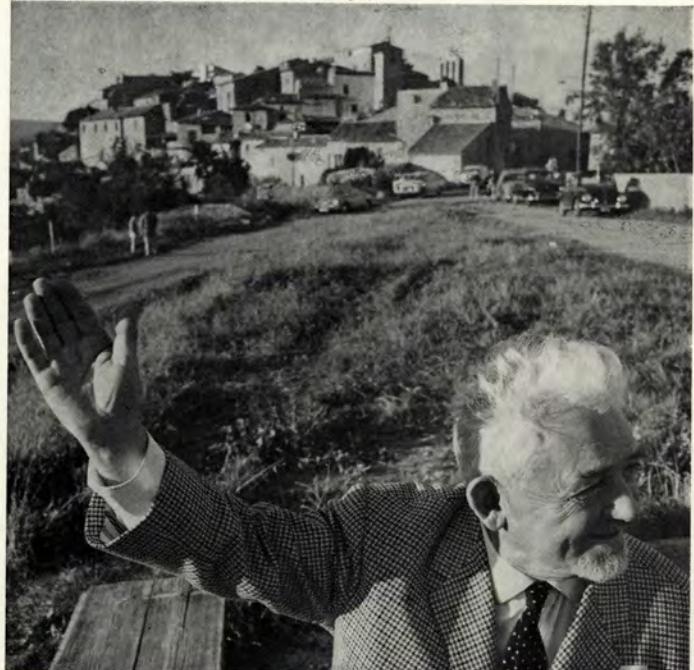


Le treizième Rendez-Vous de Lurs 26-31 août 1963

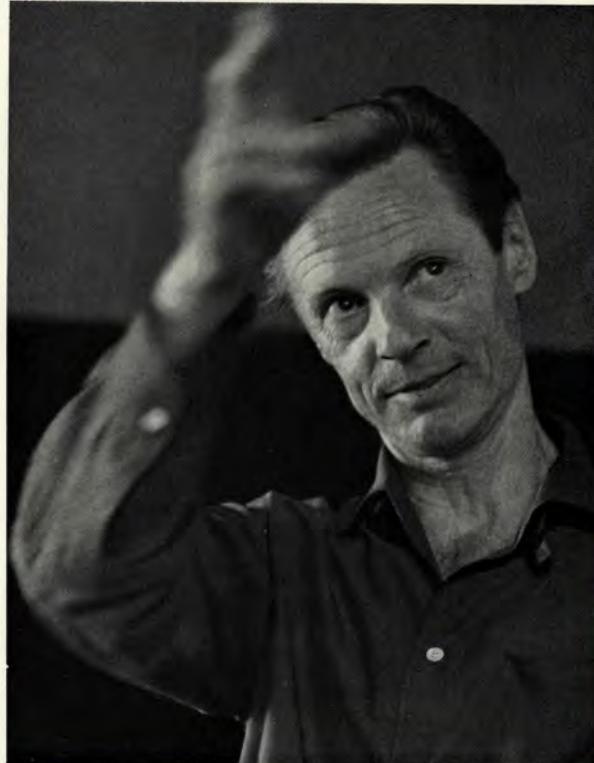
vu par Fernand Baudin

liste des
participants
→ dernière
page

Le Salut de Lurs | Maximilien Vox devant le village |



Roger Excoffon | L'an I d'une nouvelle série



Cette année, la première d'une nouvelle série, est mémorable
parmi les plus mémorables.

Par la qualité des exposés, par le caractère international
de la session, par le nombre et par la qualité des participants,
par l'hommage de tous les compagnons
aux cinquante années de succès professionnel du Chancelier.

On connaît le zèle lursien des compagnons.

Il a brisé tous les records.

Même la pluie y a contribué. Elle semblait ne tomber
que pour rabattre plus tôt les lursiens sur la Provence.

Bien avant l'ouverture de la session,
ils affluaient de tous les coins du continent et des îles britanniques.

Il s'en était même écoulé par-dessous le rideau de fer.

Apparemment tous les chemins mènent à Lurs.

Tant et si bien qu'il ne manquait pas grand monde
pour la séance inaugurale, le dimanche 25 août, à 16 heures.

Le Chancelier commença et se dédoubla.

En effet, il s'agissait non seulement d'exprimer la joie des
retrouvailles, de recoder les résultats obtenus,
mais aussi de confirmer le mandat présidentiel de Roger Excoffon.

C'était là ce qu'il fallait entendre par la *nouvelle série*.

Et ce qu'il fallait inaugurer aussi.

Ce que fit Roger Excoffon. Comment? En peu de mots,
mais précis, il annonça le schéma suivant :

5 journées (demi-journées...) chacune consacrée
à l'un des thèmes principaux de la vie graphique :

l'enseignement, l'image, la lettre, l'édition, la publicité.

Nous respecterons cet ordre ici.

Nous rappellerons pour chaque journée les rôles principaux,
dont la distribution, elle, pourra varier à l'infini, c'est clair!

Un dernier mot, avant de plonger dans le torrent.

Conformément aux résolutions prises l'an dernier,
seuls les avant-midi étaient réservés au travail.

Chacun disposerait librement de ses après-midi,
et choisirait entre la Chancellerie ou la Provence.

Elle était invitée, cette fois, la Provence.

Hélas, sous prétexte peut-être que les pluies
en avaient fait une Normandie, elle fut, une fois de plus ignorée.

Tandis que la Chancellerie, comble,

retentit nuit et jour du bruit de nos voix.

Le record fut assurément établi le vendredi. Ce soir-là,
c'est à 22 heures que se réunit spontanément
la dernière assemblée plénière.

Elle dura jusqu'à 1 heure du matin. On y reviendra.
(Nous y reprendra-t-on?)...



Accueil en musique et apéritif au bout du Chemin de Croix, face à la Provence



Salle de la Chancellerie pendant les conférences | Sur l'estrade Excoffion, Vox, Joannis |

Lundi 26 août 1963, l'Enseignement

Orateurs

Gérard Finel graphiste, professeur à l'École
de l'Union Centrale des Arts Décoratifs

Albert Hollenstein conseiller graphique

Henri Serres-Cousiné graphiste, professeur à
l'Académie Populaire d'Arts Plastiques

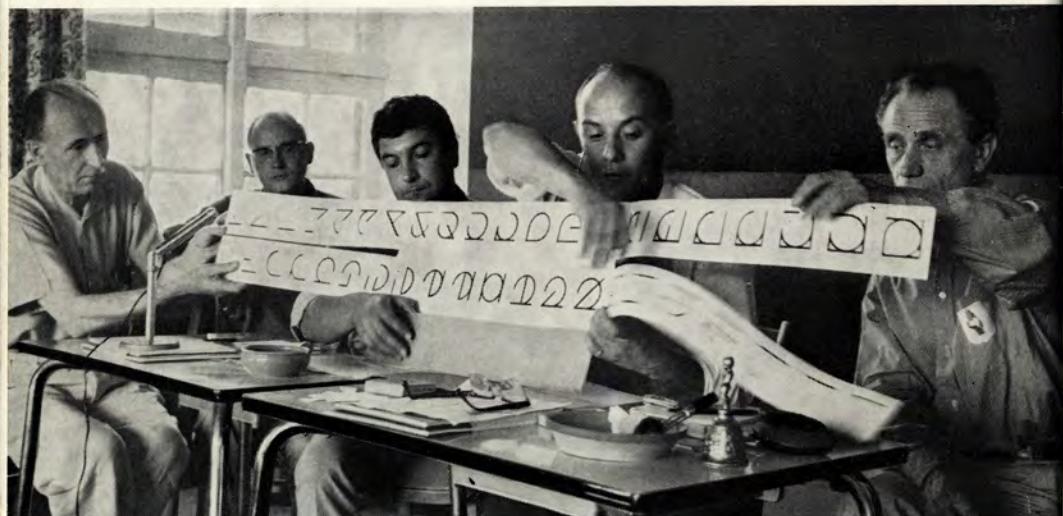
Lucien Lautrec directeur de l'Académie Populaire
d'Arts Plastiques

Débatteur, Edouard Hemmerlé, président de l'INIAG

Emil Ruder qui devait venir de Bâle
où il enseigne à la Hochschule für Gestaltung
ne put faire honneur à notre invitation, pour la désolante raison
qu'il était entré en clinique à la veille même de la session.



Clochette en main Vox ouvre la première séance



E. Hemmerlé, A. Hollenstein, G. Finel, H. Serres-Cousiné, L. Lautrec



Albert Hollenstein



Henri Serres-Cousiné

Le Chancelier ouvre cette première séance en rappelant la source de bon nombre de nos tribulations graphiques : l'indifférence du corps enseignant à l'endroit du langage imprimé. Pour le produit humain qui sort couramment de l'université, la syntaxe du langage imprimé devrait importer autant que le grec, le latin, les mathématiques supérieures.

C'est pour ne l'avoir pas reconnu que les *clercs* ont au XVIE siècle abdiqué une part importante de leur pouvoir et se sont mis à la solde des imprimeurs-libraires.

AINSI AMORCÉ,

Gérard Finel entame la série des exposés.

Les besoins des agences devraient déterminer le programme de l'enseignement. Il mena donc une enquête.

Adressa 100 questionnaires. Reçut 50 réponses.

Elles confirmèrent le diagnostic de Lurs 1959 :

l'absence de formation graphique supérieure, l'opposition des cadres mêmes de l'enseignement

à certaines initiatives individuelles. Elles expliquent que tant de sociétés françaises cherchent, et trouvent, dans des artistes étrangers (Suisse) la culture artistique, la conscience professionnelle, la compétence spécialisée

(en typographie, dans la lettre) qui sont indispensables pour procurer une qualité graphique réelle. Mieux :

les réponses des principales agences de publicité témoignèrent du désir de collaborer avec notre Association en vue de créer un enseignement adéquat.

ALBERT HOLLENSTEIN

exposa ensuite le point de vue de l'utilisateur. Il le connaît.

Il occupe 80 employés. Il a reçu la formation suisse.

Le métier graphique, dit-il, est encore nouveau.

Par la structure. Par ses techniques. Par la mise en œuvre.

D'où les difficultés de vocabulaire.

Il n'existe pas de définitions fixes. Qu'est-ce exactement que *l'art director*? Le directeur artistique?

Le maquettiste? L'aide-maquettiste? Qui doit savoir quoi?

Faire quoi? Et jusqu'où?

Faute de réponses nettement formulables, on reçoit un enseignement inadéquat, on fait mal n'importe quoi en attendant d'être « directeur artistique » n'importe comment.

A cause d'un vocabulaire périmé on prétend former des créateurs et on néglige de former des exécutants.

Il manque de maçons, de charpentiers, de plâtriers, d'électriciens. On ne forme que des architectes, des ratés, des frustrés.

POUR RENDRE JUSTICE

à Henri Serres-Cousiné, il faudrait pouvoir reproduire les exemples qu'il montra.

Pour juger de sa nouvelle méthode pédagogique, il faudrait qu'elle ait pu produire des résultats.

Que peut-on en dire pour le moment? Tout d'abord, que Serres-Cousiné n'a pas cessé de pratiquer pour enseigner.

Il est graphiste et exerce ses talents dans la publicité en général et dans la lettre en particulier. Les travaux qu'il donne depuis environ deux ans à ses élèves, portent sur des recherches de rythmes, sur l'inventaire systématique des signes qui peuvent naître de une, deux, trois formes de base, etc.

Pendant trois ans en dehors de toute référence à la réalité publicitaire, qui sera abordée de front en quatrième année.

Il ne prend pas un chemin de velours.

Il va droit à l'essentiel, sans éviter ni cacher les difficultés.

Il néglige sciemment le calame et interdit le compas.

L'un parce qu'il est périmé.

L'autre parce qu'il tue toute sensibilité.

Il commence par les caractères sans empattements.

Ses élèves viendront d'eux-mêmes aux empattements dans la mesure précise où il aura su éveiller leur sensibilité.

LUCIEN LAUTREC, LUI,

devait nous décrire le cadre où s'inscrit le cours de Serres-Cousiné, c'est-à-dire l'Académie Populaire d'Arts Plastiques.

But : former des amateurs plus avertis.

Les cours sont donnés le soir.

Les étudiants sont souvent eux-mêmes des enseignants dans d'autres disciplines. Chez Serres-Cousiné

ces *anciens* coudoient les plus jeunes (17-18 ans).

Pas question de leur *expliquer* les valeurs d'art.

Mais bien de les mener à leur découverte.

Non par des énoncés dogmatiques.

Mais par une méthode critique

qui laisse le champ libre à l'option personnelle.

Il s'agit de supprimer dans les esprits l'idée

que l'art est pure représentation d'un réel très conjectural en vérité.

De faire éprouver qu'en art le moyen choisi pour explorer (et non représenter) le réel, est déjà lui-même le réel.

Lautrec a mis au point une pédagogie qu'il faut bien se garder de confondre avec l'enseignement du dessin.

Une droite y est fil de laine, puis fil de cuivre, puis fil de bois, puis trait déroulé, puis trait lâché, etc.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Cela veut dire qu'il cherche avant tout à provoquer une prise de conscience. Comment?

En éveillant la sensibilité à différentes qualités de traits qui sont autant de prises différentes sur le réel.

La modulation de la ligne étant une préparation directe au dessin de la lettre, enseigné par Serres-Cousiné.

Le tout, illustré par des cours généraux et des références incessantes à l'histoire et aux œuvres de toutes les époques et de toutes les cultures.

Ce qui n'est pas tellement étranger, comme le fit remarquer Gérard Blanchard, aux pédagogies de Klee et de Kandinsky.

(Le fakir de service m'assure savoir par télépathie que si Gérard Blanchard ne l'avait pas dit notre ami Hindou Paritosh Sen n'aurait pas manqué de le dire).

LES CONCLUSIONS

furent tirées le lendemain au cours de l'après-midi.

Elles n'ont rien d'inattendu.

Il ne fallut pas longtemps pour convenir que les exemples de Lucien Lautrec et Henri Serres-Cousiné sont pleins d'enseignements (c'est bien le cas...) comme l'avait prévu Gérard Finel. Il est clair aussi

que Gérard n'a plus qu'à persévérer dans la voie qu'il a si bien ouverte et à rencontrer ceux qui l'attendent.

Ensemble, il sera sans doute possible de convenir d'un vocabulaire exact pour des fonctions précises, qui, à leur tour, permettront d'élaborer une structure pour un enseignement graphique adéquat, à quelque niveau que ce soit.

Enfin, à l'avenir, ce sujet sera réservé pour la fin de la session, comme l'avait souhaité Roger Excoffon.

CET APRÈS-MIDI-LA

une caravane de trente voitures

conduite par l'abbé Pierre Martel, fondateur et animateur des *Alpes de Lumière* parcourut Revest-des-Brousses,

Carniol, Oppedette, Céreste, Carluc et Montjustin, où se trouve le *tombeau du berger*: celui de Lucien Jacques, poète, peintre, artisan,

dont le souvenir est si vivace au cœur de tous les anciens.

C'est lui qui nous apprit cette chanson *Aux marches du Palais* que nous chantons ensemble tous les ans.

Pour la plupart ce fut la seule rencontre avec *la fée Provence*, comme dit si bien Hemmerlé.

Orateurs

Marcel Hignette agrégé des Lettres, classiques Hachette

Peter Knapp directeur artistique Elle

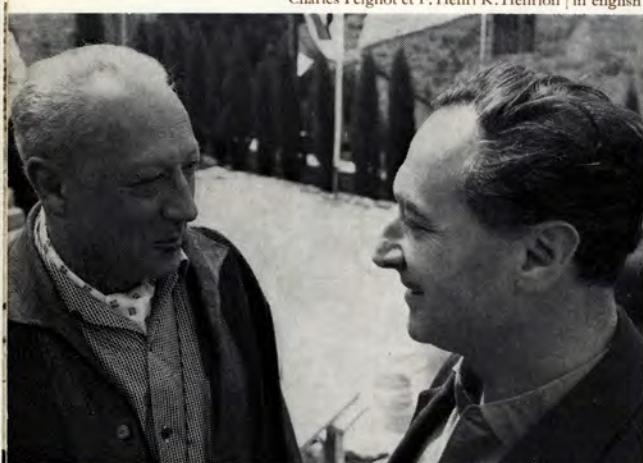
René Toutain directeur artistique Draeger

Georges Mathieu

Débatteur, Albert Hollenstein



Marcel Hignette | il y a toujours eu des images |



Charles Peignot et F. Henri K. Henrion | in english |



Intervention de Kurt Weidemann



Peter Knapp s'amuse

Quelques mots de Maximilien Vox servirent de mise en train.

A propos de Marcel Hignette, rappel de Jean Guitton

et des réflexions qu'il nous proposa en 1960

sur l'image platonicienne. De l'impressionisme des images
il nous fit glisser aux impressions de Draeger

et arriver à Georges Mathieu, écrivain

(*Au-delà du tachisme*, Julliard 1963), philosophe, peintre.

Si bien que tout autre que Marcel Hignette
à qui il passa la parole se serait demandé comment peindre avec ça?

HIGNETTE

est un orateur panoramique. Sans éclats, sans heurts,
comme un planeur, mais de plus haut, il survole le sujet.

Soudain, il l'examine aussi en plongeur.

Il y a toujours eu, dit-il, des images.

Ce qui est nouveau, c'est l'envahissement par l'image.

Entre ces deux remarques, il a évoqué les origines du langage,
les vagues successives,

le flot vertigineusement grossissant des images :

de la Renaissance au siècle des Encyclopédistes,
et de la photogravure au déferlement des mass-media.

Où est le mal ?

En bref : le langage est l'instrument de culture.

Discursif, il se déroule dans le temps.

L'image, elle, est instantanée, globale.

Elle envahit le champ de conscience.

Elle ne laisse à l'esprit critique

que la plus faible marge de défense.

La rhétorique publicitaire crée des besoins nouveaux.

Précisément en mettant en communication directe
images et passions. En contournant la raison discursive.

Ce ne serait encore rien :

le vrai mal, c'est qu'il s'agit presque toujours de besoins d'objets;
rarement, de connaissances.

Le besoin d'images va croissant, comme d'une drogue.

Il pourrait aussi bien aboutir au quadrupède humain :

le jeune téléspectateur qui grandit au pied de l'écran
dans la dépendance permanente de ceux qui détiennent sa drogue.

Où est le remède ?

Comment éviter la médiocration collective ?

Par l'éducation. Celle du public. Celle de l'industriel.

Il faut réapprendre que le discours de raison libère.

Parce qu'il ne propose que des motifs
et des rapports vérifiables. Cette éducation,

Marcel Hignette la réserve aux heures de loisir
dont l'importance ne cesse de croître.

MÊME PLATEAU MÊME DÉCOR

Pleins feux, c'est la vedette, c'est Georges Mathieu,
sa moustache à la gauloise, sa crinière au vent.
C'est aussi la mise à feu d'une féerie pyrotechnique
qui brilla, aveuglante, deux heures et demie durant.
D'une saucisse il ferait un pétard.

Or il parla philosophie, histoire, science, littérature, peinture,
cinéma, signes, symboles, sémantique, etc.
De la simple malice à la cruauté la plus aimable,
du paradoxe à la paranoïa, il s'envolait comme sa peinture,
criblant, paraphant, éclaboussant, de la main
et du crin, l'espace et le temps,
pour évoluer hors de toute représentation ou signification
comme hors de toute pesanteur.

Etabli fermement dans l'abstraction lyrique, libérée par lui,
depuis 1947, de toutes les règles issues de la Renaissance,
il lance ses éclairs sur cette Renaissance,
sur les socratiques, les idéalistes, les réalistes, les rationalistes;
réservant son encens et ses lauriers
pour les intuitifs, les pré-socratiques, les mystiques,
les traditionalistes d'avant-garde;
opposant l'abject Descartes au sublime Dominguin (ollé!).
A ses yeux, c'est la publicité qui a le mieux exploité
tous les enseignements de la peinture moderne.

Les magazines, *Life*, *Play-boy*, *Vogue*, *Show*, *Du*,
et surtout *Neue Grafik* sont modernes... au sens de 1925.

Que les Zurichois, dit-il,
excusent ceux qui lui firent alors une ovation!
Le livre a quatre siècles de retard.

Le seul caractère moderne est
«de Peignot de Cassandre — ou le Cassandre de Peignot»?
S'il n'y a pas de caractères véritablement modernes
c'est la faute à Charlemagne.

Et à la Renaissance, qui fut une rupture avec l'Orient,
qui supprima toute intériorité calligraphique,
qui amorça la plus grande sclérose de l'esprit avant le surréalisme.

Il faudrait faire un livre comme on prépare une revue du Lido.
Arriver au lyrisme des lettres et de l'ornement.

Que la fantaisie qui anime la publicité
rejaillisse sur le magazine, envahisse le livre.

Dussent en crever les bibliophiles, gens abjects.

Le salut est dans cette osmose des disciplines.

(Pour ceux que la psycho-critique intéresse,
voici quelques mots-clés de Georges Mathieu :
osmose, envahir, profond, honneur, abject et point choisi.)

ALBERT HOLLOWSTEIN

conclut helvétiquement : Qu'est-ce qu'on a pris !
mais aussi combien vous nous avez donné !

Bravo Albert! A la soupe. Colette Grisolle nous attend.
Un repas a pour elle ceci de commun avec l'abstraction lyrique
qu'il se consomme à chaud.

L'APRÈS-MIDI, LA CHANCELLERIE ÉTAIT COMBLE
Pour réhabiliter les Suisses
selon l'interprétation helvétisante d'Albert Hollenstein.

Il y eut des interpellations de Roger Excoffon,
de Charles Peignot, de Maximilien Vox, de Peter Knapp,
d'Étienne Sved, de Kurt Weidemann, de Gérard Blanchard,
de FHK Henrion (président de l'AGI),
de Marcel Hignette, et des rispostes de Georges Mathieu.

Ce fut plein d'intérêt.
Mais en vérité, elles dégagèrent plus de chaleur que de lumière.

Il serait tendancieux de citer qui que ce soit
en dehors du contexte. En fin de compte,
au lieu de parler de l'image, on parla de la lettre.
Et Georges Mathieu ne semblait pas prêt à nous tenir quittes
pour une simple réforme des alphabets que nous ont légués
Charlemagne, Alde Manuce et le Bauhaus.

LE SOIR,
à la Chancellerie furent projetés des films expérimentaux
du groupe de recherche de la RTF
auquel Paul Sonthonnax nous invite à nous mêler.

Mercredi 28 août, la Lettre

Orateurs

Rémy Peignot de Deberny-Peignot

Ladislas Mandel chef de studio,

dessin de caractères, Deberny-Peignot

José Mendoza dessinateur de caractères

Roger Excoffon directeur artistique, U et O et Fonderie Olive

Débatteur, Fernand Baudin.



Charles Peignot



Roger Excoffon



Remy Peignot



Francois Richaudau, John Dreyfus, Fernand Baudin, Nicolas Barker



Jose Mendoza Y Almeida

La séance fut ouverte par quelques mots de Charles Peignot, présent parmi nous pour la première fois depuis dix ans. Il présenta, toujours actuel, son film réalisé en 1936 avec Mallon sur la lettre minuscule et son ductus.

VINT ENSUITE REMY PEIGNOT

Il fut bientôt clair qu'il était question de la lettre en tant qu'instrument de lecture et non pas comme ornement.

Il ne lui fallut pas longtemps non plus pour rappeler que les Phéniciens avaient choisi pour nous.

Bien avant Charlemagne, bien avant les Romains et les Grecs ils renoncèrent aux valeurs symboliques pour ne garder que des notations alphabétiques,

c'est-à-dire phonétiques. Ces notations, la typographie et la photocomposition les reproduisent en vue d'une typolecture.

Admettons que l'image prenne le pas sur la lettre,

qu'on en arrive à la typovision, où il n'y aurait plus que quelques lettres dans une grande image...

Elles n'en auront que plus d'importance.

Car la lettre, moins on en met, plus elle compte.

Bon. Mais quelle lettre? grotesque? antique?

Peut-être le dynamisme de notre époque ne lui a-t-il pas encore laissé le temps de se cristalliser sur un alphabet qui soit à son image?

Quoi qu'il en soit du style dit *Suisse*, qui ne se situe que dans le néant, dans l'absence de tout autre style, les caractères dits grotesques furent créés au siècle dernier pour les indicateurs des chemins de fer.

Une typo-information, quoi?

Elle est née d'un besoin. Elle y a répondu sans retard.

On ne voit pas trop comment

créer de toutes pièces une typo... cosmique.

Ni à quel besoin elle répondrait.

LADISLAS MANDEL PROPOSÉ

un thème et un instrument de réflexion.

A propos de caractères, est-il absurde de raisonner par analogie?

Voyons. Est-il probable que les ingénieurs

soient indéfiniment tenus de savoir quatre langues?

Non. Alors? Depuis Babel en passant par les Phéniciens et les Grecs (il faut toujours passer par là...)

ce n'est jamais *ex nihilo* qu'on a tiré une langue qui soit devenue effectivement universelle.

On a vu rater des centaines de langages artificiels.

Quelques rares idiomes sont passés d'un usage local

à un usage universel. Comment?

Par métissage et par simplification.

Pourquoi en irait-il autrement de l'écriture? des caractères?

Pourquoi s'imaginer des idéographies

plus ou moins calligraphiques et symboliques,
lorsque peut-être le caractère universel est déjà parmi nous?

Cette universalité n'excluerait pas nécessairement
des différenciations locales, comparables aux différents accents
dont on parle une même langue.

JOSÉ MENDOZA FIT UNE REVUE RAPIDE
des linéales depuis le XIXE siècle, pour arriver
à l'*Antique Olive* de Roger Excoffon qui remet en question
les notions esthétiques traditionnelles de la lettre.
Il y voit une réaction à la sécheresse des grotesques.

Ce qui est évident

(surtout lorsqu'on a un specimen sous les yeux).

Les hampes lui paraissent trop courtes.

Les intentions elzéviraines, non abouties.

A ce procès d'intention la réponse fut simple :

il s'agissait de mettre

« une pincée d'elzévir dans un décalitre d'antique »
pour les humaniser et non pour en faire des garaldes.

Charles Peignot établit à ce propos un rapport
entre notre époque dominée, stérilisée par un nihilisme puritain
et le style bâton-suisse-grotesque, comme il vous plaira.

LA CRAIE A LA MAIN,

Roger Excoffon passe au tableau noir

et compare le schéma invariable de notre alphabet
à une route, à un circuit. Tant vaut le conducteur,
tant vaut la course. Simplement, il trouve nos conducteurs
(créateurs de lettres) timides.

Il ne voit pas pourquoi les antiques se ressemblent
au point que très peu de spécialistes

et quasi aucun imprimeur ne les distinguent.

Quand donc saurons-nous nous détacher des formes du passé?
d'un esthétisme désuet?

Depuis 10, 20, 30 ans nous lisons autrement.

Les signes alphabétiques ne sont pas adéquats
à leur nouvelle fonction, à notre lecture plus nerveuse
qui invite à ne conserver de chaque lettre que sa partie signifiante
(un souvenir au Bifur...)

Qu'on ne lui parle pas des tests.

Ils ont toujours été faits avec des moyens insuffisants.

Que conclure de la lecture d'un mot, d'une ligne,
d'une page?

On ne mesure pas la *roulabilité* d'une route sur 25 mètres,
mais sur 800 kilomètres.

A PROPOS DE SPÉCIALISTES

et d'imprimeurs, Gérard Blanchard
déplora que les fondeurs ne s'inquiètent pas plus
de l'information et de l'éducation des utilisateurs.

Il semble à cet égard que tant Roger Excoffon
que Charles Peignot soient revenus de quelques expériences
qui ne leur ont guère laissé d'illusions.

DEUX INTERVENTIONS ME FURENT CHÈRES

autant l'avouer, on me comprendra.

D'abord celle de John Dreyfus.

Que dit John Dreyfus? Assez parlé d'antiques!
L'écriture d'aujourd'hui, c'est l'écriture *bic*.

Le caractère de notre temps,
ce sont des caractères dactylographiques. (Tout le courrier, pardи!)

Et il est urgent de créer des caractères honnêtes
pour les nouveaux types de machines à composer.

Celle ensuite de Maximilien Vox qui souligna l'importance
des caractères journaux type Ionic ou Idéal
(qui ne les lit?), leurs empattements fortement marqués,
leur congruence avec l'offset.

(Je veux être privé de mes empattements si je n'avais pas fait
les mêmes réflexions avec José Mendoza et Raymond Gid.
Mais passons).

ON FINIT ENFIN!

par faire nettement la distinction entre un usage esthétique, lyrique
mais extrêmement limité de la lettre;
et un usage généralisé, fonctionnel, de stricte information.

Ce dernier étant celui auquel se consacrent aussi bien
Vox, Peignot, Excoffon, Dreyfus, que la plupart des graphistes
de métier et de formation.

Il fallut se séparer pour préparer la soirée.



La soirée d'hommage à Maximilien Vox

Ce fut très simple, sans être dépourvu d'affectueuse grandeur.

Le lieu était, bien entendu, l'amphithéâtre Marius.

L'heure, la nuit tombante.

Tous les compagnons étaient dans le fond, sur le plateau.
Là-haut, sur une estrade, au milieu des gradins presque vides,
deux fauteuils : pour Monsieur et Madame Monod-Vox.

Ils étaient entourés de personnalités officielles
conduites par le sous-préfet Almérás au nom de Monsieur le Préfet.

Neuf compagnons firent entendre dans leur langue d'origine,
l'hommage de l'Allemagne, de l'Angleterre,
de l'Autriche, de la Belgique, de l'Espagne, de la Hongrie
de l'Inde, de l'Italie, de la Suisse. Puis, en silence,
nous prîmes place sur les gradins (et sous des couvertures)

et le Président Excoffon prit la parole
au nom des fondeurs, des imprimeurs, des relieurs,

des papetiers, des constructeurs de machines ;
FHK Henrion, au nom de l'Alliance Graphique Internationale.

On entendit ensuite les voix de grands amis de jeunesse
qui n'avaient pu se joindre à nous :

Montherlant, Mauriac, Lazareff, auxquelles allait se joindre
celle de Jean Giono. Enfin l'on remit au Chancelier

une médaille à son effigie, gravée pour la circonstance
par Hélène Guastalla, frappée par l'Hôtel de la Monnaie, à Paris,
et portant, au revers, la devise :

A Maximilien Vox, Typographe de France.

Après l'accordé de Flavien Monod,
celle aussi de Charles Peignot, un film de Blaise Monod
présenta l'œuvre de Maximilien Vox et de Marie Ariel,

sa femme et sa collaboratrice, la rue Visconti, Larousse,
Grasset, les Divertissements, les Galeries Lafayette,
le Standard Typographique de la SNCF, les illustrations,
les gravures sur bois, Micromégas, Napoléon,
l'Union Bibliophile de France... et l'Ecole de Lure.

Et puis, et puis le silence, que nous avions à peine rompu cette fois,
se fit, et l'on entendit les cigales

comme les entendront longtemps encore les compagnons
qui iront là-bas perpétuer l'esprit de la Communauté,
bénéficier du Centre Culturel,
et de l'atelier de typographie expérimentale auxquels le Chancelier
va consacrer le meilleur de son temps et de ses soins.

Jeudi 29 août, l'Édition

Orateurs

François Richaudieu président directeur général du Club des
Amis du Livre
 président des Editions Retz
Gérard Blanchard conseiller graphique du Club Méditerranée
Louis Pauwels directeur de Planète
 Débatteur, Jean Garcia

Jean Garcia n'eut ni à présenter l'imprimeur
et l'éditeur de Planète;
ni l'auteur du *Matin des Magiciens* : qui ne les connaît ?
FRANÇOIS RICHAUDEAU
entra sans préambule dans le vif de son sujet
en comparant quelques graphiques empruntés à François Meyer

Les grandes dérives du monde vivant.

Les uns illustrant l'évolution de l'humanité,
sa prise de conscience et son pouvoir croissant sur le réel.

Les autres montrant les courbes des divers média :
la TV en expansion triomphale; la radio à lampes, effondrée;
les transistors approchant la saturation; les disques malades;
le cinéma flétrissant; la presse de même.

L'édition ? Aussi expansive que la Télévision.

Sa production double tous les 12 ans.

Il nous révéla les vrais best-sellers :

les encyclopédies, Sélection, les guildes du disque;
ce qui se passe chez les éditeurs : les concentrations,
les réorganisations de structures, de distribution,
dont les libraires font les frais.

Ceci dit, il attira plus spécialement l'attention
sur quelques révolutions qui se produisent sous nos yeux.

Dans la forme du livre :

le poche rogné trois côtés, sa couverture en couleurs,
son prix

qui le met à la portée des jeunes et des moins pourvus.

Dans son fond : ce que lisent les gens,
c'est bien plus des textes d'information que du roman.

Voyez les titres des nouvelles collections.

Tout cela, appuyé des statistiques
du Syndicat National des Editeurs, tendait à quoi ?

A prévoir l'avenir du livre.

Pour François Richaudeau le livre de l'avenir est l'encyclopédie
(ce que confirment déjà les nouvelles d'Amérique).

Quelle sera sa typographie ? Une typographie d'information.
A quoi ressemblera-t-elle ?...

Je vous le donne en mille... à des mises en pages médiévales,
que nous présenta Gérard Blanchard
sous l'appellation contrôlée de *typographies foisonnantes*.

Plusieurs maquettistes des livres projetés
se trouvant dans la salle, ce furent eux qui les présentèrent.
Images, système de glose et de notes,
signes de références et d'appels
servent à la lecture de ces typographies d'information
qui ne sont plus lues *en continu*, mais consultées.

LOUIS PAUWELS, EN VRAI GURU

promit un sermon et un survol sinon une petite lévitation.

Il commenta lui aussi des statistiques.

Mais il s'attacha plus spécialement à celles qui éclairent
la «cérébralisation du vivant».

Autant vous dire tout de suite
que la courbe de notre cérébralisation est quasi superposable
à celle de notre pouvoir atomique et interplanétaire
(Louis Pauwels trouve ça réconfortant).

Il fit aussi un grand usage du moine, du scribe,
qu'il tirait de l'océan des âges pour le consommer frais.

Et il loua lui aussi la mise en page foisonnante des bibles glosées.

Le retour aux sources, entendez-le bien, n'est pas l'expression
d'une nostalgie qui donnerait des foreuses pour des rouets
(attrape, Lanza del Vasto!),

mais d'un souci de progressisme. L'enseignement du passé
est dans l'esprit non dans la matière.

C'est ainsi que des solutions d'une typographie d'information
trouvent une préfiguration dans les textes glosés,
les colonnages variés des scribes médiévaux.

Al l'image d'une pensée cérébralisée, complexifiée et contrapuntique.

Comme quoi, un peu de modernisme nous éloigne du passé,
beaucoup nous y ramène

(comme de l'esprit philosophique à la foi).

A quoi tout cela tend-il ?

A ceci. Au rôle de l'éducation qui est, dans l'homme
(dans l'humain post-Teilhardien) une fonction biologique.

Comme la reproduction.

Et au rôle de l'édition dans l'éducation.

Particulièrement du livre. Quant au rôle du maquettiste...

En tant qu'esthète, on s'en passe.

Le roman a d'ailleurs bien plus besoin de distributeurs.

En tant qu'homme de métier, il est indispensable
pour adapter un nouvel instrument de lecture à un nouveau public.

Alors, oublieux de sa petite personne,
il collabore au grand œuvre de cérébralisation.

Car éditer, c'est changer le monde.

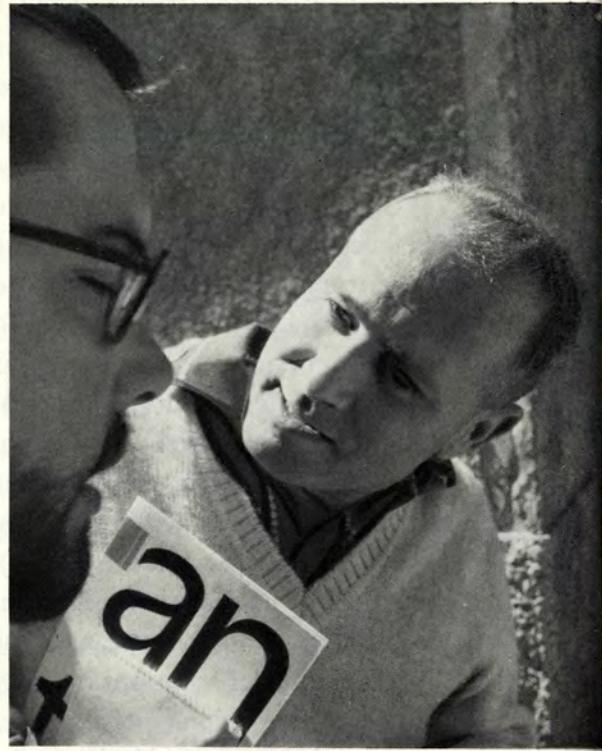
IL EUT A PEINE FINI

que Pierre Le Roy évoqua
les holocaustes de chèvres et de moutons
qui sont encore couramment voués (par troupeaux de 100.000)
par les clubs du livre, aux Shakespeare,

Marivaux, Beaumarchais.

Jean Garcia cita des tirages américains.

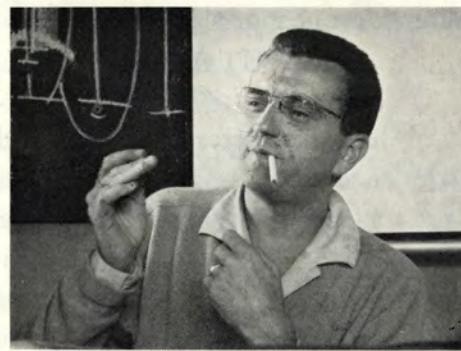
Il fallut reporter la discussion à l'après-midi.



Marc André Pampuzac et François Richaudeau



Gérard Blanchard, Jean Garcia, Louis Pauwels



René Ponot, Paul Gabor, Janos Kass, Etienne Sved, Louis Lengyel, Sebastian Carter | L'eau de vie d'abricots hongrois |



CETTE FOIS, ON RENCHÉRIT.

On ne dévia pas.

Mais comment citer ou suggérer tout ça ?

Il faut dire cependant que Richaudeau dissipa un malentendu.

Il ne dit pas que le roman est en voie de disparition.

Il a dit qu'au poids, à la tonne, sa vente accuse une courbe ralentie par rapport aux autres genres.

Mais que dit Caradec à propos des Pieds Nickelés, de Boris Vian et de leurs tirages ? Massin (Gallimard)

à propos de Hemingway ?

Bietry (Delagrave) à propos de la langue ?

Comment une remarque de Henrion sur la syntaxe nouvelle du livre amena-t-elle Gérard Blanchard à évoquer les *sémiotiques* entrevues à Ulm ?

et Louis Pauwels à souligner l'expansion du lecteur et de l'autodidactie décomplexée ?

Je crois bien que je suis intervenu, moi aussi au sujet de cette autodidactie. Mais qu'avons-nous dit, tous ?

Allez le demander aux cigales,
on sait bien qu'elles ont plus de temps que vous,
vous et autres fourmis industrieuses.

IL FALLUT ABRÉGER,
couper court pour voir la projection
des dias que Walter Plata avait ramenées d'Amérique,
et György Haiman et Layos Lengyel de Hongrie
(sans parler de leurs œuvres originales),
Paul Gabor commentait, traduisait, se débitait en fines tranches
sans déperdition apparente de matière.

ET CE SOIR-LA
nous fûmes sur les gradins de l'amphi,

pour assister à la représentation de *King Lure*,
tragédie par William Shakespeare, en 2 parties, 17 tableaux
et quelques prologues.

Version française de Guillaume Hochepoire et Richard Monod.

Ce fut une terrible monoderie.

Jamais tragédie ne fit tant rire sans monotonie.

Un seul ne rit point : Jean Garcia,
qui s'empêtra dans une superbe cape et chut malencontreusement.

Si mal qu'il se brisa net le pérone :
après les accidents de Vox, d'Abegg et Mado, de Flavien,
comment nier le mal'occhio ?



| L'ai-je bien descendu | Jean Garcia interprète King Lurs



L'auteur : Richard Monod

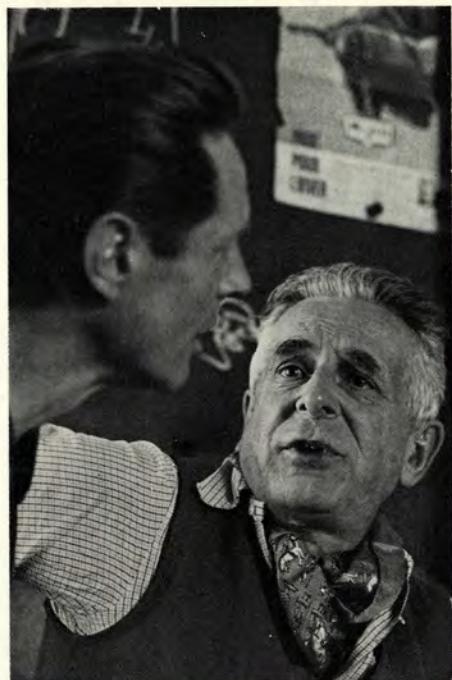


Sur l'amphithéâtre, la nuit venue

Vendredi 30 août, la Publicité

Orateurs

Henri Joannis directeur département marketing OTAD
Marc Pampuzac chef de publicité Renault
Alexandre Alexeieff



Roger Excoffon et Alexandre Alexeieff



Pampuzac et Joannis dans "le coup de l'aspirateur" | Les conclusions de F. Henri K. Henrion



Marc Pampuzac s'installa derrière la table
comme dans un char Renault.

Deux mots et ses pièces étaient en batterie.

La publicité, comme Lurs, entrera bientôt dans une nouvelle série.
Les grands patrons disparaissent un à un.

Il faudra bientôt une nouvelle structure à la profession,
une nouvelle formation, un vocabulaire neuf.

...ET JOANNIS PRIT LA PAROLE,
et la fit sauter.

Il fit un exposé en trois points. A quoi sert la publicité?

Que contient-elle? Comment créer ce contenu?

Pour le premier, retenons que la publicité
ne peut se contenter d'être une canne à pêche.

Il faut en faire une matraque pour le contrôle des prix.

Pour le second : elle doit détruire les préjugés.

Pour cela, il faut dégager un concept. A quoi le bon sens suffit.

Inutile de se gargariser de pseudo-science.

Mais ce concept, il faut l'illustrer. C'est le troisième point.

Ce fut brillant, inénarrable. Joannis déchaîna plus d'une ovation.
Quand il attaqua le technicien, son industriel et leurs bricolages.

Quand il illustra son propos d'un véritable numéro de mime
sur la fonction de l'aspirateur — qui n'est pas d'aspirer,
mais d'assoupir les scrupules des ménagères.

Le technicien, l'industriel, la ménagère n'étaient pas présents.

Mais quand il fut question de savoir comment créer l'image
qui doit illustrer ce concept, Alexeieff était là..

Et le fit bien voir. Joannis fut contré.

ALEXEIEFF AVAIT LUI AUSSI SA THÉORIE.

Non pas de la publicité,
mais de l'image, de l'imagination et de l'animation.

A chacun son métier, dit-il en substance.

Exposez-moi votre problème. Ne me dites pas votre solution.

Ne vous mêlez pas de ma cuisine. Je réfléchirai un mois.

Puis je vous dirai : ce sera comme ça, ça durera et ça coûtera tant.
Point.

L'APRÈS-MIDI, IL NOUS PROJETA
plus de trente films publicitaires dont il avait *bricolé* les meilleurs,
précisément comme ça et dans ces conditions.

Ce fut suivi d'ovations
et d'une discussion passionnée sur la Terrasse des Marronniers
où avait lieu une exposition d'affiches.

Henrion en tira les conclusions dans le sens d'un dialogue
indispensable entre les publicitaires *nouveau style*
type Joannis et les graphistes que nous sommes —
on ne saurait mieux prouver le mouvement qu'en marchant.

C'EST CE DERNIER SOIR

que furent présentés les travaux d'Olaf Leu,
un des graphistes allemands les plus couverts de médailles d'or,
et le dessin animé *Gitanos et Papillons*
que les élèves de Justin Grégoire, instituteur à Oppède,
dessinèrent et que Walt Disney exploite.

Là, ce fut du délire. Pas pour Disney, pour Justin.
On n'eut d'ailleurs pas le loisir de délivrer longtemps.

Ça se bousculait ferme dans le projecteur.
On ne faisait la lumière que le temps de changer de bobine.

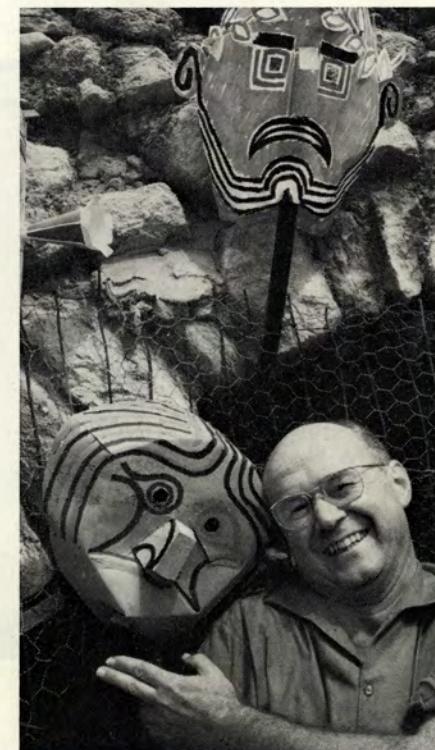
Avant ou après les Gitanos de Justin,
il y eut un film d'animation, un Tintin de Blaise Monod.
Je ne sais plus combien de temps fut accordé aux questions,
aux réponses, aux ovations.

Je ne sais plus comment et quand je me suis tiré de la Chancellerie.

Ni comment, ivre et titubant (de sons et de pellicule),
je ne suis pas tombé dans les bras de Gérard Blanchard
qui me parle depuis des années de Maurice Fleuret...
et l'a fait entendre ce matin-là, à 2 heures,
à quelques rescapés dont je ne fus pas.



Une discussion passionnée autour d'un magnétophone sur la terrasse des marronniers



Justin Grégoire et ses masques

Samedi 31 août, Séance de comité et d'adieux

Il y eut d'abord les résolutions :

1. Répondre à l'invitation de Pampuzac
qui suggère la publication d'une brochure
contenant les définitions des fonctions dans la profession graphique.

2. Poursuivre l'enquête sur l'enseignement
entreprise par Gérard Finel.

3. Création à Lurs, par le Chancelier,
d'un centre de travaux pratiques universitaires.

4. Améliorer la technique des débatteurs.

5. Publier un *who's who* des compagnons.

Flavien Monod fit remarquer

que les résolutions de l'an passé avaient été appliquées.

Gérard Blanchard rendit hommage à la *formidable* vague de 1925
représentée cette année à Lurs par Vox, Alexeieff, Ch. Peignot
(et dont firent aussi partie :

Cassandre, Jonquieres, Marius Audin).

On faillit bien retomber dans notre vice,

dans un débat, à propos d'une intervention de Joannis
qui ne donnait décidément aucun signe de fatigue, de lassitude,
mais semblait très à l'aise dans un nouvel élément.

On se lança des invitations collectives

par-delà la Manche et par-delà les Alpes.

ET C'EST TONTON EDOUARD

(les initiés savent qui c'est, et cela suffit)

qui eut le mot de la fin, comme il avait eu le triomphe initial.

J'allais l'oublier!

C'était le premier soir. Nous étions tous à table.

Parmi nous, quantité de nouveaux. D'où? Qui? On ne savait.

Alors Tonton Edouard s'est levé.

Il a présenté tout le monde.

Improvisant un mot aimable pour chacun.

Cela fit 1 h 1/2 d'improvisations et 1/4 h d'ovations pour l'oncle.

Que dit-il pour finir?

Qu'il faut bien croire que Lurs exerce un enchantement.

On serait tenté de penser à une drogue.

Faire oublier la Provence! Alors qu'elle est présente et invitée!

Mais une drogue est néfaste.

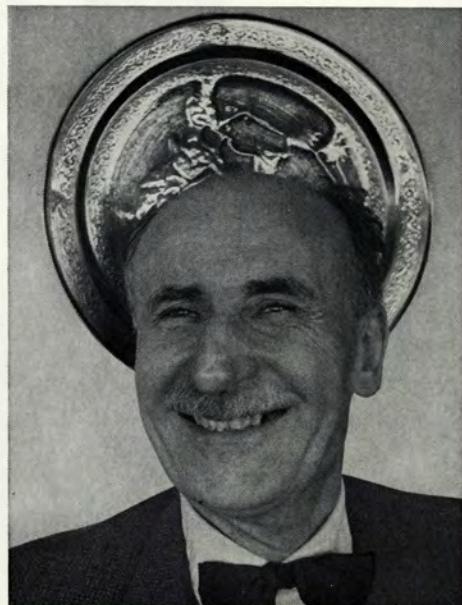
Alors que... amour... élixir... et patati et patata...

Vive Tonton! Vivent les croulants!...

Mais autant qu'ils soient cérébralisés, vivants,

hominiens et lursiens, voire même abjects cartésiens.

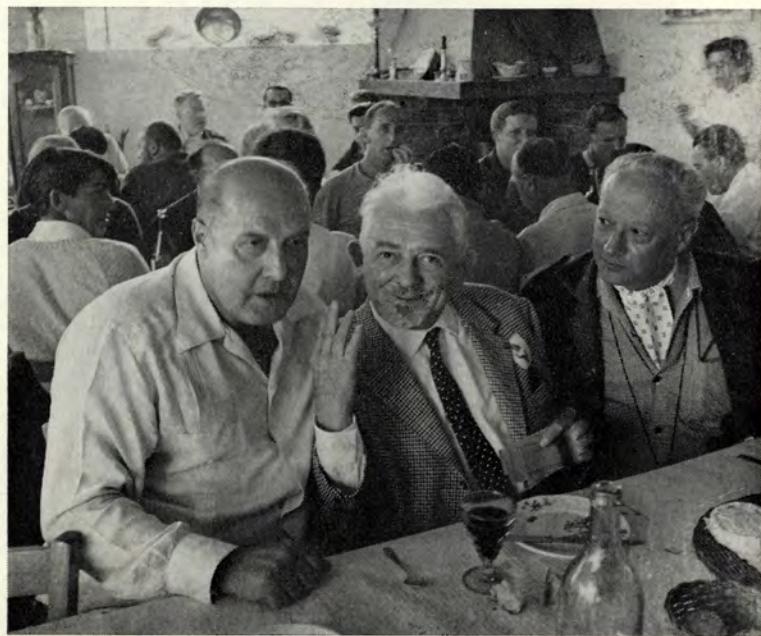
Comme Tonton, justement.



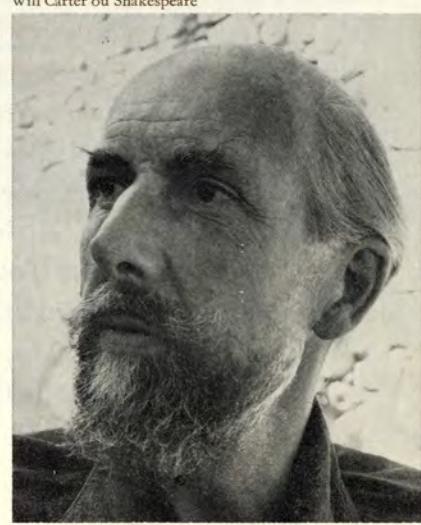
Edouard Hemmerlé



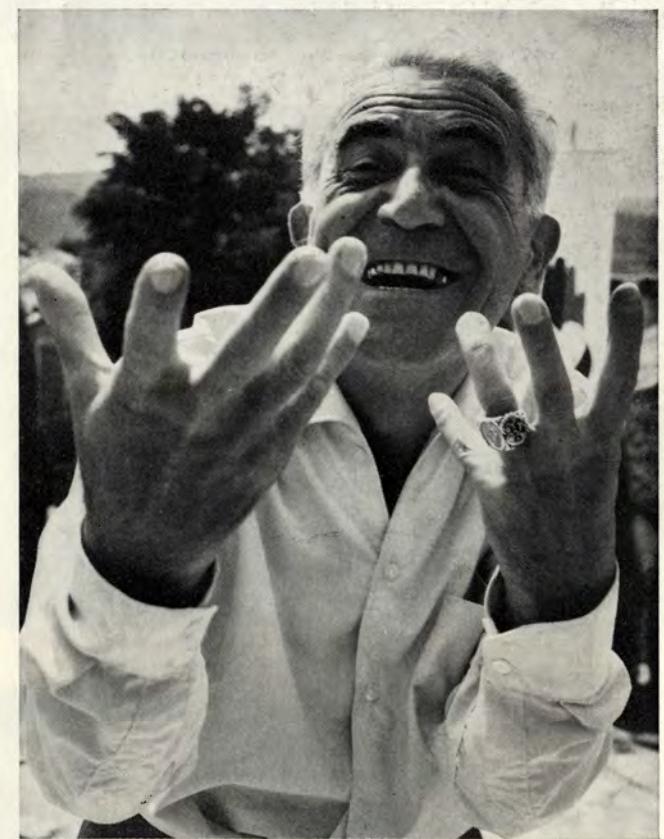
Sur le pas de porte de la Chancellerie entre deux conférences



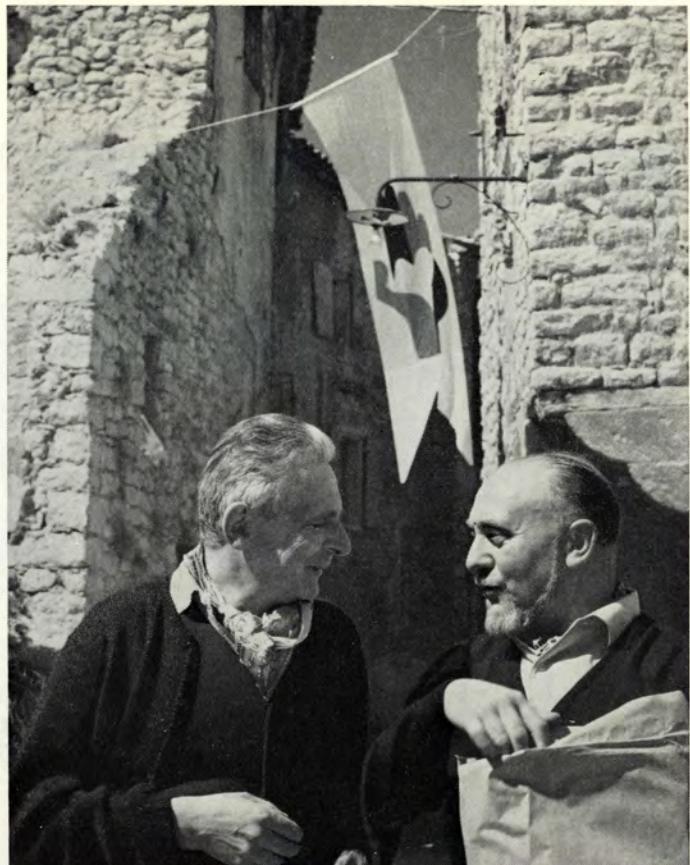
Emmanuel Ollive, Maximilien Vox, Charles Peignot



Will Carter ou Shakespeare



Jean Garcia | on ne peut pas ne pas y revenir |



Alexandre Alexeieff et Raymond Gid



Jean Giono à l'exposition des photos de Denis Brihat



Fernand Baudin



Jacques et Monique Tierce



Liste des participants

Jean Abegg
Madeleine Abegg
Pierre Aillet
Pierre Alary
Alexandre Alexeïeff
Caroline Aubry
Nicolas Barker
François Bataillon
Fernand Baudin
Raymond Baumgartner
Luigi Bergadano
André Bierry
Jean Blanc
Gérard Blanchard
Jean Claude Bonhomme
Denise Bonneau
André Bran
Michel Briant
Denis Brihat
François Caradec
Sebastian Carter
Will Carter
Robert Cartier Millon
Mario Cavazza
André Chambraud
Pierre Chapelot
Marius Chapuis
Jean Marie Chourgnoz
Gisèle Colleau
Luigi Crocenzi
Etienne Dardelet
René Dejean
Antoine Delmas
José Delmas
Andrée Derck
Jean Derck
Lucien De Roeck
Gabriel Deschamps
Pierre Jean Deschênes
Jean Didier
Jean (Yan) Dieuzaide
Roger Doloy
John Dreyfus
Roger Excoffon
François Farveze
Gérard Finel
Xavier Frachon
Françoise Fuzier Camplan
Paul Gabor
Renée Garamond
Jean Garcia
Claude Gauthier
Marie Thérèse Gauthier
Denise Gid
Raymond Gid
Alison Gillard
Jean Giono
Lucette Girard
Justin Grégoire
Simone Guibert
György Haiman

Edouard Hemmerlé
F. Henri K. Henrion
Marcel Hignette
Albert Hollenstein
Edmond Humeau
Roger Hutchings
Henri Joannis
Liliane Jolybois
Janos Kass
Peter Knapp
Nadia Kov
Jean Laurent
Lucien Lautrec
Claude Lefort
Y. Lemoine
Louis Lengyel
Pierre Le Roy
Olaf Leu
Raymonde Lhermitte
Jean Claude Libert
Luigi Cesare Maletto
Ladislas Mandel
Louis Maraval
Massin
Georges Mathieu
Alfred Mattauch
José Mendoza Y Almeida
Andrée Monod
Blaise Monod
Flavien Monod
Richard Monod
Henri de Montrond
Jean Jacques Munier
Jacques Nathan Garamond
Aldo Novarese
Johannes Oldenbourg
Michel Olyff
Paul Ortoli
Marc André Pampuzac
Louis Pauwels
Charles Peignot
Rémy Peignot
Paul Peltier
Marius Péraudeau
Walter Plata
René Ponot
Adolphe Ravel
François Richaudeau
Antoine Rico
Jean Pierre Rosier
Jean Pierre Saint
Paritosh Sen
Henri Serres-Cousiné
Roger Smith
Paul Sonthonnax
Theodore Stamatakis
Etienne Sved
Frank Testemale
Jacques Tierce
René Toutain
Joseph Van Appelghem
Joop Van Couwelaar
José Vercier
Laurent Veyron La Croix
Jacques Vignes
Mauricette Villette
Marcel Charles Volponi
Maximilien Vox
Kurt Weidemann
François Weil

Toutes grâces soient rendues aux amis secourables :

Le Centre Culturel de Haute Provence
qui prête l'immeuble du Prieuré,
Kléber-Colombes qui fournit son guide,
ainsi que les donateurs de cadeaux et souvenirs :
Air France, BP, Canson Montgolfier, Clichés Union, Draeger,
Engel, Ofmi-Garamont, Prioux, Publicis, Renault,
SEITA, Texograph, etc.
et la Presse pour son confraternel concours,
sans oublier les amis Lursiens.

Achevé d'imprimer sur les presses de Jean Munier
le 10 décembre 1963

Maquette Philippe Arnal, Jacques Douin, Jean Jacques Munier

Photographies Denis Brihat, Roger Doloy, Yan

Gravure Clichés Union

Couverture mi-teinte Canson Montgolfier

Couché mat Grillet & Féau

Brochage SIRC

Dépot légal 4e trimestre 1963

Le texte intégral des conférences sera publié par nos soins

Faites-vous inscrire

Les Compagnons de Lure 11 rue Roger Paris 14

